

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 MARS 1900 (1)

LA MAIN COUPÉE

IV

(Suite)

Un matin, il aperçut à l'horizon la goélette d'Armand. Le soleil venait de se lever, et elle se détachait en noir sur le ciel rose. Il tressaillit en la reconnaissant, car il croyait à la fatalité, comme tous les hommes d'action qui n'ont qu'un pas à faire pour toucher au but, et il craignait de succomber dans cette fuite qu'il avait souvent appelée jusqu'alors. Néanmoins, il se prépara au combat.

De son côté, la goélette, à la vue de l'*Argus*, s'était couverte de voile. Armand avait relâché en Bolivie pour savoir en quel endroit se trouvait don Ramon, et il avait prévenu qu'il allait lui courir sus comme à un pirate. Seulement, il s'était renforcé de vingt soldats indigènes, commandés par un capitaine de fortune, nommé Charmon, ancien sous-officier français, au service de la Bolivie, et qui, à quarante ans, ne possédait encore que la cape et l'épée.

La mer était belle et la brise assez fraîche. Pendant quelque temps, les deux bâtiments, qui cinglaient à contre-bord, essayèrent de se gagner au vent, tout en se tirant quelques coups de canon. L'*Argus*, plus fin voilier que la goélette, y parvint presque au point de rencontre des deux lignes du plus près. Il en profita pour envoyer sa bordée de cinq pièces. Sa décharge fut meurtrière pour la goélette, qui perdit son grand mât de flèche. Don Ramon, craignant qu'elle ne lui échappât en faisant vent arrière et en se jetant à la côte, voulut en finir. Il laissa porter et l'aborda. Mais il avait trop présumé de l'élan de ses hommes. Ils eurent en face d'eux l'équipage d'Armand et les vingt soldats boliviens, et furent ramenés. Ce fut alors sur le pont de l'*Argus* que la lutte s'engagea. Les matelots français étaient soutenus par un feu bien nourri de mousqueterie que dirigeait le capitaine Charmon, et gagnaient du terrain. Les Brésiliens, sachant d'avance qu'ils seraient traités en corsaires, se défendaient avec le courage du désespoir. Don Ramon était à leur tête, et, bien que sa taille herculéenne le désignât aux coups de ses ennemis, il n'avait reçu que de légères blessures. Armand et lui, séparés jusque là par les hasards de la mêlée, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, un peu sur l'arrière du grand mât, à quelques pas du roof. En voyant leurs chefs prêts à en venir aux mains, les combattants s'arrêtèrent. Il y avait pour eux, dans le duel de ces deux hommes, tout l'intérêt d'un drame dont ils avaient suivi les péripéties, et qui, arrivé à son dénouement, les passionnait et les tenait haletants et silencieux. Armand et don Ramon serraient de leurs doigts crispés la poignée de leurs sabres et s'examinaient. Chacun d'eux tenait de la main gauche un pistolet, mais ne songeait point à s'en servir. Peut-être dédaignaient-ils ce moyen trop prompt de terminer une lutte qu'ils désiraient depuis si longtemps. Il éprouvaient une joie profonde à penser qu'ils allaient se frapper, et sentaient leur haine les envelopper tout entiers. Leurs cœurs battaient à coups redoublés, et ils ne se voyaient déjà plus qu'à travers un voile de sang.

Tout à coup la porte du roof s'ouvrit, et Lucy, ses longs vêtements en désordre, folle d'espérance et de terreur, se précipita sur le pont.

— Armand ! cria-t-elle.

Le Brésilien se retourna violemment, mais, dans ce mouvement, le pistolet qu'il tenait de la main gauche partit, et la balle fracassa le poignet de la jeune femme. Elle tomba défaillante à la renverse, pendant que l'Anglais Smith la tirait en arrière et lui mettait la main sur la bouche.

Armand avait jeté un cri de rage, comme si la balle l'eût atteint lui-même.

— Oui, c'est moi ! cria-t-il.

Il s'élança, mais il glissa sur le pont et n'atteignit que faiblement don Ramon d'un coup de sabre. Don Ramon alors se jeta de côté par un bond rapide, arracha de la main d'un de ses hommes un fusil tout armé, et, avant qu'Armand eût pu se relever, il le lui déchargea dans la poitrine.

Armand, grièvement blessé, tomba sans connaissance entre les bras de Ledru et du capitaine Charmon. Le combat, un instant suspendu par ce duel, qui semblait devoir y mettre fin, reprit avec un acharnement nouveau. Ce fut au tour des Français de battre en

retraite, et ils se replièrent en bon ordre à bord de la goélette où ils avaient hâte de transporter le corps de leur infortuné commandant. Don Ramon, qui avait perdu beaucoup de monde, ne se crut pas assez fort pour oser les y poursuivre. Loin de là, il orienta ses voiles, tandis que celles de la goélette étaient encore masquées, et les deux bâtiments, entraînés en sens inverse, rompirent aisément les faibles liens de chanvre et de fer qui les attachaient l'un à l'autre.

La goélette fit route vers la côte, et mouilla dans une petite anse, afin d'y réparer ses avaries. Quant au trois-mâts, il croisa au large une partie de la journée, et ne disparut qu'au commencement de la nuit.

La blessure d'Armand était grave, mais n'était pas mortelle. La balle avait pénétré au-dessus du cou, et était sortie derrière l'épaule, sans faire aucune lésion importante. La convalescence fut même assez prompte. Au bout de quinze jours, Armand, quoiqu'il fut encore un peu faible, déjeunait avec Ledru et le capitaine Charmon. On venait de l'avertir que le Brésilien avait mouillé l'*Argus* à une journée de distance tout au plus dans la baie de Nicblas sous la protection d'un petit fort de quatre pièces de canon. Les trois hommes discutaient les moyens d'enlever le bâtiment, mais ils étaient soucieux et inquiets, car ils ne se dissimulaient pas les difficultés de l'entreprise. A ce moment, on annonça à Armand qu'un bateau pêcheur avait accosté la goélette, et que le patron de ce bateau demandait à lui parler. Il donna ordre de l'introduire.

Quand cet homme entra, Armand et ses compagnons ne purent maîtriser leur étonnement. C'était l'Anglais Smith, le second de l'*Argus*. Il tenait à la main une boîte de un pied de haut sur un pied de large, et dont les côtés étaient grossièrement assemblés. Il déposa cette boîte sur le plancher et salua gauchement.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda Armand.

— Commandant, répondit l'Anglais, je viens m'acquitter d'une commission de mon capitaine. Je vous apporte cette boîte et une lettre. Voici d'abord la lettre, ajouta-t-il en remettant un papier au jeune homme.

Armand lut à haute voix :

— Monsieur, pour vous donner une idée de la façon dont j'entends la discipline à mon bord, je vous envoie la tête de l'homme qui a conseillé à miss Stanby de vous écrire. Vous jugerez aussi par là de ce dont je serais capable au besoin.

Smith fit glisser dans ses rainures le couvercle de la boîte, et leva par les cheveux une tête livide et sanglante.

— Voici la tête, dit-il simplement.

Les trois spectateurs de cette scène étaient plongés dans une telle stupeur que pas un ne prononça un mot.

Bientôt cependant le capitaine Ledru se souleva sur sa chaise et sonna. Un matelot entra.

— Qu'on dispose, dit-il, un cartahut au bout de la grande vergue,

— Oh ! fit Smith avec tranquillité, avant de me faire pendre, laissez moi remettre un deuxième billet au commandant.

Ce billet était de Lucy ; il ne contenait que quelques lignes d'une écriture indécise, à peine formée.

— Armand, disait Lucy, fiez-vous entièrement à cet homme, car lui seul peut nous sauver. Croyez-en le triste souvenir que je le charge de vous porter, ma pauvre main qu'on a coupée après ma blessure. C'est celle que je vous ai tendue le jour de nos fiançailles, et tout morte qu'elle est aujourd'hui, je crois qu'elle tressaillera encore quand la vôtre la touchera. . . .

— Où est-elle ? demanda Armand.

Alors, mais en tremblant un peu cette fois, Smith tira de la poche de son caban un coffret en bois des îles, à encoignures d'argent, et le présenta au jeune homme.

Armand l'ouvrit, et sur un coussin de satin noir il vit, entourée d'herbes aromatiques, une main de femme d'une blancheur mate, mais déjà légèrement blouâtre. Le poignet, coupé verticalement, était d'un rouge foncé. A l'un des doigts était passée une bague en brillants qu'Armand avait autrefois connue à la jeune fille.

Le malheureux n'eut point de désespoir, mais deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il approcha cette main de ses lèvres et y déposa un long baiser.

Il referma le coffret et se retourna vers l'Anglais, qu'il regarda fixement, et lui dit :

— Comment se fait-il, puisque tu as aidé miss Stanby à m'écrire la lettre qui m'a mis sur vos traces, que les soupçons de ton capitaine ne soient pas tombés sur toi ?

— Je suis parvenu à les détourner sur un autre, car il a cru on effet un instant que j'avais pu le trahir.

— Et en te chargeant du hideux message dont tu t'es acquitté en entrant, il a cru que je te laisserais aller sain et sauf ?

— Il s'est seulement reposé sur moi du soin de vous le faire parvenir. C'est moi qui ai voulu vous voir à votre bord, afin de vous sauver, comme miss Stanby vous l'a écrit.

— Eh bien, as-tu quelque projet ? Que faut-il tenter ?

— Mon capitaine m'a chargé de recruter, s'il était possible, cinq à

(1) Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.